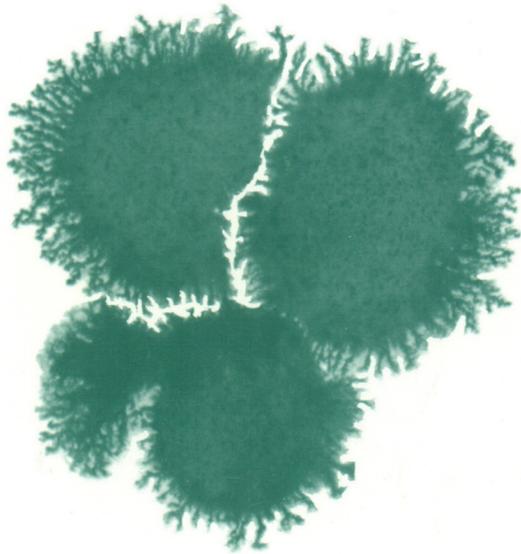


Les actes



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 31 PRINTEMPS 1985

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

*Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne, aux Éditions Gallimard.
Revue publiée avec la collaboration de l'Association psychanalytique de France.*

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Michel Schneider

COMITÉ DE RÉDACTION

Didier Anzieu, André Green,

Masud R. Khan (*Corédacteur étranger*)

Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,

Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 544-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 656-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté.....	295 F
Étranger.....	320 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Les actes

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 31, printemps 1985

© *Éditions Gallimard, 1985.*

TABLE

<i>Argument</i>		5
Jean-Claude Lavie	<i>Acte, tu jactes!</i>	9
Roger Grenier	<i>Le pays des poètes.</i>	19
Jean Clair	<i>Entre les actes.</i>	29
Patrick Lacoste	<i>Le feu de l'action.</i>	39
Évelyne Lavenu	<i>L'acte criminel.</i>	67
Jean-Louis Backès	<i>L'acte gratuit, invention des poètes symbolistes?</i>	93
Michaël Lonsdale	<i>L'emploi du temps des émotions.</i>	107
Masud Khan	<i>L'outrage.</i>	111
Jean-Claude Arfouilloux	<i>Provocations.</i>	129
Paul-Laurent Assoun	<i>De l'acte chez Freud.</i>	145
Agnès Oppenheimer	<i>Comment dire.</i>	173
David Rosenfeld	<i>Distorsions.</i>	191
Philippe Jeammet	<i>Actualité de l'agir.</i>	201
Josée Contreras et Jeanne Favret-Saada	<i>La thérapie sans le savoir.</i>	223
Claude Barrois	<i>Action du traumatisme, traumatisme en action, action sur le traumatisme.</i>	239



VARIA

259

ARGUMENT

Il semble bien qu'à la formule commune : « Assez de paroles, des actes » la psychanalyse réponde par une exhortation contraire : « Toujours plus de paroles et le moins d'actes possible » ! La psychanalyse ou du moins l'idée qu'on s'en fait.

Cette idée reçue, que ce numéro de la N.R.P. vise à mettre à l'épreuve, prend appui sur une opposition, apparemment simple, celle du dire et du faire. L'analyse, comme talking cure, exclurait l'acte de son champ. S'il surgit, il est soit qualifié d'« agir » (acting out), qu'il vienne répondre à un défaut d'interprétation de l'analyste ou à une élaboration insuffisante de la part de l'analysé, soit envisagé et traité, dans la mesure du possible, comme une parole (acte manqué, acte symptomatique). Dans les deux occurrences, la dimension positive de l'acte risque fort d'être éludée.

Certes cette façon de voir n'est pas sans fondement. La clinique quotidienne – et notamment en tout ce qui touche de près la situation analytique (séances manquées, oublis de paiement, cadeaux, intolérance subite à la position allongée, etc.) – est là pour attester que l'on agit bien souvent pour ne pas dire, pour ne pas penser, qu'on « passe à l'acte » dans un court-circuit de la représentation et pour tenter de mettre fin à un processus d'énonciation qui en est venu à trop ébranler les assises du moi. Aussi bien, la « règle d'abstinence », même si elle n'est plus aujourd'hui soutenue avec la rigueur des premiers temps, vient-elle signifier au patient que les satisfactions qu'il croit trouver dans l'agir favorisent davantage l'évitement de ses conflits psychiques que leur résolution. Et surtout une telle règle contient une prise de position implicite quant à la nature de l'acte : celui-ci ne saurait se prévaloir d'être, à l'instar du rêve, l'accomplissement d'un désir ; ce qu'il réalise, c'est bien plutôt un compromis qui se donne pour un accomplissement, voire pour un exploit.

Toutefois il faut aussitôt nuancer une conception qui conduirait à durcir l'opposition entre la représentation et la parole d'une part, l'acte et la décharge motrice d'autre part. C'est ainsi qu'on a pu légitimement soutenir que tout rêve était une suite d'actions, que la pulsion était une intériorisation, et l'affect un substitut, de l'acte. Les paroles elles-mêmes – cela n'est-il pas particulièrement perceptible dans les cas limites ? – ne sont pas seulement porteuses de sens : elles ont une visée, cherchent à produire un effet,

à obtenir un résultat, elles disent une exigence actuelle. Dire, c'est faire, nous rappellent certaines descriptions contemporaines du langage. Parallèlement, certains psychanalystes comme Roy Schafer préconisent qu'un « langage d'action » se substitue à la métapsychologie freudienne. Autrement dit, l'acte n'est pas toujours dans l'acte au sens étroit du terme.

Chacun a aussi pu faire l'expérience de ce que devient une analyse quand elle s'épuise en une *Durcharbeitung* sans fin, quand, parcourant sans relâche le trajet des représentations et leurs connexions, elle se refuse à toute épreuve de réalité, épreuve qui passe nécessairement par l'acte. Quelle transformation attendrait-on de la cure que n'attesteraient pas des réalisations effectives, des choix, des décisions ?

Enfin, n'oublions pas que le transfert, sans quoi il n'y a pas d'analyse possible, est défini par Freud comme une modalité de l'Agieren en ce qu'il actualise le passé. Le transfert, cette névrose actuelle.

Pour tenter de lever l'ambiguïté attachée en psychanalyse à la notion d'acte, on a parfois recours à une distinction, qui pourra paraître bien formelle, entre l'action et l'agir. L'agir serait compulsif, répétitif, déréel. L'action, elle, prenant en compte le principe de réalité, pour se soumettre à celle-ci comme à l'Anankè, pour s'y adapter ou la transformer, serait le résultat d'un travail psychique et, comme telle, à valoriser. Le débat sur cette question ne saurait rester académique. Comment sommes-nous en mesure de déterminer, et sur quels critères, si telle décision prise par un patient représente un accomplissement psychique, signe par exemple la levée d'une inhibition, ou si elle vient au contraire rabattre et comme écraser dans la réalité une revendication pulsionnelle en cours d'émergence ?

Proposer une réflexion sur l'acte et l'action n'est pas seulement motivé par le souci de questionnement conceptuel. Il y a en effet une actualité clinique de l'acte. Les formes présentes du conflit n'ont-elles pas tendance à faire intervenir moins le couple désir-refoulement, provoquant angoisse et symptôme, qu'un « irréprésentable » accompagné d'inhibitions généralisées ou d'« agirs » répétés ? À une dramatisation et à une symbolisation propres à la névrose, les cas limites et les psychoses n'opposent-ils pas une actualisation dont l'agir n'est qu'un cas particulier ? La clinique nous confronte à toute une série d'interrogations nouvelles. Soit, par exemple :

– Les structures perverses, que l'on peut, avec Stoller, définir comme centrées sur le « désir de faire mal », se distinguent-elles par un simple facteur quantitatif, par un degré dans ce désir, présent en chacun en tant qu'organisateur de son fantasme sexuel ? Le pervers est-il celui qui fait ce que le normal et le névrosé rêveraient de faire sans l'oser ? Les insuffisances de ce modèle préfreudien (qui resurgit dans certaines affirmations d'une perversion revendiquée) comme du modèle freudien naïvement entendu (la perversion, positif de la névrose ; un pervers, c'est un névrosé avec un plus : de quoi ? de pulsion, de libido ?) conduisent à préciser le statut de l'acte dans les perversions.

– Les pathologies de l'acte (*délinquance, toxicomanie, psychopathie*) invitent à repenser, par le défi qu'elles manifestent et le contournement qu'elles réalisent, les catégories fondamentales, mais souvent utilisées de façon toute verbale, de loi et d'ordre symbolique. L'inceste réel n'est pas la continuation de l'Œdipe par d'autres moyens. La notion de structure vient ici corriger une approche strictement économique de ces comportements.

– Les pathologies du non-agir, au-delà de la procrastination obsessionnelle, tendent à se développer et à être socialement renforcées (*adolescence prolongée, inhibitions multiples...*).

– Dans les cas limites ou dans les moments limites de toute analyse se manifeste un besoin d'autre chose que de mots : besoin d'actes ou de jeu, au sens de Winnicott (moyen terme entre acte et symbolisation), besoin d'éprouver, quand il n'y a rien à remémorer et qu'élaborer est aussitôt ruiné par des attaques contre le cadre ou contre le lien.

– Les affections psychosomatiques devraient être, elles aussi, évoquées. Peut-on parler ici d'agir retourné sur le soma ?

– Enfin le suicide et le crime ne sauraient se comprendre par le simple recours à la notion de passage à l'acte, surtout si l'on entend par là l'actualisation de « tendances criminelles » ou de la pulsion de mort.

Si l'expérience psychanalytique doit être au cœur de ce numéro, il est également nécessaire de faire appel à la réflexion du philosophe, d'autant plus que la notion d'action paraît singulièrement absente de la philosophie contemporaine. L'Histoire aussi devrait être convoquée, qui, avec la longue durée, l'accent porté sur les processus et les structures a réduit à la portion congrue la place naguère prééminente accordée aux agents historiques (*grands hommes, nation, classe, groupes sociaux*).

En bref, le propos est de restituer au mot d'acte toute sa polysémie et d'en tirer parti : on parle d'acte médical et d'acte sexuel, d'actes d'état civil et d'actes réflexes, d'actes d'accusation et d'actes au théâtre. D'où le pluriel de notre titre qui ne doit pas conduire à un éparpillement ou à une dissolution de la notion mais vise, en l'éclairant sous toutes ses facettes, à en faire apparaître la singularité.

N. R. P.

Rappelons que l'argument n'est pas la présentation du numéro qu'on va lire mais l'avant-projet que nous adressons à ceux que nous sollicitons. Depuis quelque temps, nous avons pris le parti de publier ce document de travail afin de rendre le lecteur témoin, au même titre que les auteurs pressentis, du point de départ de la réflexion engagée.

ACTE, TU JACTES !

I. JOUER AVEC LES MOTS

Lorsque moi j'emploie un mot, il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie, ni plus, ni moins.

Humpty Dumpty

Avec les objets, donc avec les mots, ce qui est important, parfois même délicat, c'est leur usage. La nécessité plus ou moins précise qui a présidé à leur façonnage n'interdit pas à d'autres emplois de venir s'adjoindre, voire se substituer, à leur fonction première.

Pendant des siècles, la poudre n'a mis le feu qu'à des artifices, avant qu'on sache la faire parler autrement! Il y a encore peu, le mot « atterrir » ne revendiquait pas le sens de se poser sur la Lune ou sur Mars, et nos habits masculins ne laissaient pas deviner qu'ils pourraient cesser d'être masculins.

Qu'on le veuille ou non, aux objets, aux mots, s'attribuent d'autres modes d'emploi. À nous d'en connaître la teneur et d'y ajuster nos usages.

Ce qui est singulier pour ce qui est des mots, c'est qu'il faille y recourir pour déterminer ce qu'ils sont. Cela ne fait pas très sérieux. Se fonder sur le mot pour habiliter le mot, autant évaluer le mètre au nombre de ses millimètres.

On colporte aujourd'hui (mais la chose est connue depuis Aristote) que le mot n'est pas la chose. Cette assertion requiert de considérer le mot comme la chose « mot », et la chose pas comme le mot « chose ». Ce qui implique que la chose « mot » n'est pas ce qui est visé là dans le mot « chose ».

Il n'en reste pas moins que l'usage de toute chose reste affaire de mots. Même si l'usage n'est pas le mot usage, la chose usage est définie à travers le mot usage par l'usage de mots. Cela devient tout à fait limpide quand la chose est le mot, l'usage du mot dépendant de l'usage d'autres mots, dont l'usage...

Le métalangage n'est pas pour demain. Il faut nous résigner. On ne le fait d'ailleurs que trop, depuis le temps qu'on palabre au sujet des mots pour décider

de leur sens et de leur emploi. Les talmudistes de tout poil et les linguistes de tout acabit, que nous ne pouvons pas manquer d'être à l'occasion, se font à eux-mêmes la courte échelle qui les élève dans leur propre certitude, sans que les autres les voient décoller de la gratuité de leur affirmation.

Le mètre, qui équivalait au dix-millième du quart du méridien terrestre, s'est mis au goût du jour en devenant un multiple de la longueur d'onde du Krypton 86. Ces références constantes et universelles sont, de plus, complémentaires, de sorte que, pour s'entendre sur la mesure de telle ou telle chose sans avoir à arpenter le globe où à se servir d'un spectrographe, on a pu créer comme référence un mètre-étalon, lequel a été édité à une myriade d'exemplaires.

Pour pouvoir mesurer nos paroles, on a réuni les étalons de référence de tous les mots en de volumineux ouvrages qui, à l'opposé, restent inconstants et concurrentiels. Ces « dictionnaires » ne manquent pas de préciser ce qu'ils sont, mais pas comment ils sont faits.

Si, pour user du mètre, on soumet son usage à l'étalon, les dictionnaires, eux, soumettent leur étalonnage du mot à l'usage qu'on en fait! C'est l'usage du mot qui détermine le sens de son usage. Usons d'abord du mot, on verra ensuite à décider ou à débattre du sens de ce qu'il « veut dire ». C'est l'usage fait qui décide de l'usage à faire. Les exemples dont les dictionnaires nous régalent sont cités pour cela :

HÉLAS! Interjection de plainte, exprimant la douleur, le regret. *Hélas, trois fois hélas!* (sic)
(Le Robert)

Plus un mot est important, plus il se trouve à la croisée des assertions qui assurent d'autres mots, moins il est aisé de préciser le sens de l'usage qu'on en fait.

« La vérité est la qualité de ce qui est vrai, le vrai étant ce qui est conforme à la vérité. Vrai et vérité étant ce à quoi l'esprit peut donner son assentiment » (Larousse et Robert réunis). Humpty Dumpty ne dit pas autre chose.

Les grands mots que sont réalité, évidence, certitude... butent sur eux-mêmes et, humiliation sans nom (!), sont moins arrimables que les autres. Dans notre prosaïque domaine, quel sens donner, par exemple au simple mot « fin », dans la fin de l'analyse? Depuis 1937, comment le manier?

Aucun méridien, aucune vibration, ne daignant invalider nos paroles, nous aurions tort de nous gêner, et d'ailleurs nous ne nous gêmons pas. Nous gênerions-nous que cela ne changerait rien. Chacun use des mots comme il l'entend, faute d'avoir la moindre possibilité de faire autrement. Certes un mot n'en est pas un autre (très important, ça) et on ne peut lui faire dire tout ce qu'on voudrait. Mais comment éviter que ce qu'on veut lui faire dire reste ce qu'on croit qu'il signifie?

Quant à ce qu'on entend, comment serait-ce autre chose que ce qu'on se figure entendre? Alors pour ce qui est de ce qu'on comprend!

Si nombre de désaccords ne peuvent que découler de cette inévitable plasticité, nos accords ne sont fondés que sur elle. Un échantillon usuel nous concerne tous et, joliment. Il n'est pas tiré des ouvrages de Sémantique générale, ce qu'on peut regretter, leur commentaire n'eût pas manqué de sel :

« Je t'aime. »

À formuler ou à entendre cette déclaration, mieux vaut ne pas trop se demander ce qu'elle veut dire, et déjà si c'est de l'offre ou de la demande.

Allons, n'insistons pas, le Roi est nu. Avoir la naïveté de l'ébruiter ne le couvre pas pour autant. Nous restons tous démunis de la moindre couverture quand nous nous imaginons habillés des mots avec lesquels nous croyons nous couvrir.

L'usage des mots leur prête le sens qu'on leur donne (ou leur donne celui qu'on leur prête) parce qu'on le croit acquis. Cet usage lui-même, on le contraint en croyant s'y astreindre. Ce qui doit rester sauf, ce sont les apparences. Le langage doit être cohérent ou sembler l'être, sans qu'on puisse démêler là ce qui est, de ce qui « emporte » l'adhésion (!).

Il ne faut pas confondre la logique et la grammaire. La grammaire doit être scrupuleusement respectée, la logique pouvant être bousculée autant qu'on veut, si on n'a pas l'air de la violer.

La parole est si peu exigeante dans ses exigences que nous pourrions jouer avec les mots, si ce n'était déjà ce que nous faisons. À nos risques et périls, évidemment, et sans nous en douter, non moins évidemment. Qu'on emploie les mots avec la futilité qu'ils méritent ou avec la gravité qu'ils requièrent, et on sera pris dans la futilité ou dans la gravité de l'usage qu'on en aura fait. On peut le croire, ça n'est pas interdit.

Après ce préambule, fait pour tempérer des ambitions cependant légitimes, osons user des mots pour cerner la chose que le mot « acte » signifie. Essayons de définir cette chose-acte, jusqu'à l'opposer à ce qui ne serait pas acte. Vérifions qu'il est possible de s'assurer de son sens, sans que celui-ci se dissolve dans son usage. Et apprécions ce qu'en font, parmi tous ses utilisateurs potentiels, les psychanalystes, qui l'utilisent.

En terme de psychanalyse, « acte » semble signifier *faire autre chose que dire*.

Voilà déjà le flou installé, le « nuage d'inconnaissance », selon la belle formule de ce mystique anglais anonyme du xiv^e siècle. Car, mentir est-ce un acte? Non, si c'est dire. Oui, si c'est tromper. Et si dire n'est pas un acte, taire qui est cacher quelque chose en serait un. Dire ne serait pas un acte, quand ne pas dire pourrait en être un!

À rester dans le strict bréviaire freudien, en psychanalyse l'acte serait un mode de se souvenir. « Ce n'est pas sous forme de souvenir que le fait oublié reparaît, mais sous forme d'action. »

Ainsi, en séance, le silence qui évite de dire serait l'acte par lequel on se souviendrait d'une alarme ancienne, et se taire serait le passage à l'acte qui, sans rien faire, présentifierait ce souvenir.

Ce n'est plus le flou du sens qui apparaît, mais son arbitraire. Pour le patient, dire ne serait, par définition, pas un acte. Et payer, et venir? Là, le psychanalyste décide, comme Humpty Dumpty, exactement ce qu'il lui plaît que signifie le mot « acte » : ne pas payer ou ne pas venir est, en analyse, considéré comme un passage à l'acte!

II. ÊTRE JOUÉ PAR LES MOTS

*Si le mot n'est pas la chose, la chose
c'est pourtant le mot qui la forge.*

– Qu'est-ce que cette chose-là?

– Un objet.

– Mais encore?

– C'est un crucifix.

– C'est quoi?

– C'est une croix sur laquelle il y a Jésus crucifié.

– C'est la croix sur laquelle Jésus a été crucifié?

– Si on veut. C'est la représentation de cette croix-là, c'est un symbole religieux, une espèce de pense-bête pour ne pas oublier Dieu, dont je me sers comme presse-papier.

Les mots, qui ne semblent que désigner la chose, l'établissent comme réalité par l'usage des mots qui déterminent ce qu'elle est. Les mots qu'on utilise « créent » l'objet. Sans mots comment savoir, et encore moins communiquer ce qu'est la chose? Un objet n'a pas besoin d'avoir de nom à lui, mais comment pourrait-il se passer de mots pour exister? Comment le cerner?

La décence de l'écrit voudrait qu'on passe là-dessus plutôt vite fait. Pourtant cela vaut la peine de se demander si l'objet, précieux parmi tous, qu'est chacun de nous, existe en dehors de ce qui peut en être dit, y compris, est-ce chance ou malheur, par soi-même.

Pour l'analyste, il est important de démêler au nom de quoi les mots s'entremettent entre son patient et lui, puisque c'est en principe uniquement eux qui, dans la situation, font exister l'un pour l'autre, et l'autre pour l'un.

La psychanalyse fait apparaître les mots au service du transfert. Elle montre aussi le transfert au service de la répétition, cette répétition qui est un mode de ne pas se souvenir en mots, mais en acte.

Les mots sont pour l'analyste essentiellement au service de ce qu'ils ne disent pas, de ce qu'ils ne peuvent, ne sauraient dire, qui se trouve « agi » dans la relation. Les mots sont les suppôts de l'acte inconscient.

Quant à moi, je crois dire ce que je veux dire, en croyant surtout ne dire que ce que je veux dire. Aussi, dans les mots qui me viennent, je fais le choix le plus approprié. Comment le ferais-je parmi les mots qui ne me viennent pas? Ce choix-là, qui le fait?

Un petit garçon reste, un soir, seul avec sa mère, son père est sorti. Heureux de ce tête-à-tête au plaisir partagé, il dit à sa mère : « On est bien tous les deux. Je voudrais que papa soit mort. » Décontenancé par la stupeur horrifiée que provoque son souhait, il ajoute : « Jusqu'à demain matin! » Et tout s'arrange. Pour cet enfant, « être mort » c'est être loin, être ailleurs, être parti, être empêché de revenir, selon la fadaise qu'on lui aura serinée. Lorsqu'il découvrira le définitif de son souhait, apparaîtra sa connotation prohibée. Son vœu deviendra impossible, et encombrant d'avoir été fait. Gageons qu'il l'oubliera. Reste à savoir comment ce garçon pourra plus tard souhaiter être seul avec quelqu'un, voire quelles tonalités annonceront les lendemains matin. Ou tout autre chose, si ça ne manque pas de se remanier.

À quoi se soumet-on en utilisant les mots, sinon à d'autres mots qui, par contiguïté infinie, autorisent ou interdisent jusqu'à penser. Tout nouveau mot, tout nouveau sens, peut déclencher un remue-ménage sévère, en introduisant des corrélations malvenues. Il n'est jamais trop tard pour y être exposé. Comment aurais-je pu dire ça!

Ainsi, il y a des mots qui concèdent l'usage d'autres mots, et il y a ceux qui l'interdisent. Cela crée des mots licites et des mots prohibés. Vive la liberté de penser!

Astreints à tout moment à nous situer par ce que nous pensons et, davantage encore par ce que nous disons, nous déployons toute notre habileté, dans la jungle des mots, à nous faire être ce que cette habileté nous permet d'être. L'habileté au service de l'habilitation, l'habileté étant ici l'aptitude à disposer des mots, sans cesser de leur rester soumis.

Ma pensée et moi, c'est l'aveugle et le paralytique. Quand l'aveugle est sur le dos du paralytique, ça n'avance guère, mais je ne le vois pas, car les mots qui me viennent font effet (je n'ose dire « agissent ») sur moi du simple fait que j'y recoure. Leur usage atteste plus ou moins ce que je m'emploie à être, sans même que j'aie à entrevoir au service de quoi je m'emploie à être.

– Un mot, s'il vous plaît.

– Je vous en prie.

– Je voudrais vous rappeler discrètement que ces lignes ne vous sont pas offertes pour gloser sur le mot, mais en principe, pour parler de l'acte.

– Merci de me le rappeler. Foin du mot, je passe à l'acte (en mots).

Poser le regard alentour, voilà un acte. Aucun n'est plus familier.
Aucun n'est plus trompeur!

Dans ce qui apparaît, rien ne signale que ne se trouve là que ce qu'on a appris à voir. Rien n'évoque que ce qui s'offre à la vue, c'est le regard qui le distribue. Rien ne laisse soupçonner que le spectacle qui afflue est ce qu'on l'évalue. Rien n'indique que le monde se rue comme on l'institue, et que ne s'y trouve que ce qu'on y situe.

La vue ne rencontre que ce qu'elle constitue.

Les mots, pareillement, n'interpellent que ce qu'ils constituent.

Ainsi, regarder serait un acte, un acte de création, de création de sens. « Baisse les yeux, petit impertinent! » Et entendre, tout autant, puisque c'est exactement ce qu'on décide que signifie ce qu'on a entendu qui crée ce qu'on a entendu.

L'acte, à sa frontière la plus avancée, serait-il définissable par ce qui en résulte : « Ne me regarde pas comme ça! », ou par l'intention : « Qu'as-tu à me regarder comme ça? » Si c'est ce qui en résulte, qui en décide? Si c'est l'intention, se limite-t-elle à la conscience qu'on en a, et qui en fait l'inventaire? Et quand?

Les mots (encore!) perdent leur sens, à trop s'en approcher. Mais, même pour l'acte, peut-on s'en éloigner? Peut-on oublier que l'acte est fait des mots qui le constituent comme acte, et comme tel ou tel acte?

Je vois une fourmi sur ma terrasse. Je la suis des yeux. Puis, du pied, je l'écrase! C'est un acte. Que je ne qualifierai pas, puisque ce sont les mots qui le feront être ce qu'il sera pour qui l'aura qualifié. Tiens, que vois-je? J'en ai écrasé deux. Double acte? Non, mon pied n'aurait pas été assez grand pour écraser les deux. Alors, aurais-je écrasé l'autre hier par mégarde, en passant? Si oui, était-ce un acte? Est-ce que ça en devient un aujourd'hui?

Et si, voyant la fourmi, par un effort (envisageable) j'évite de l'écraser, est-ce un acte?

Et si j'évite de la voir?

Pour clarifier tout cela, on distingue les actes volontaires des involontaires et les actes conscients des inconscients. On sépare aussi les actes avérés de ceux qui sont mythiques, les actes plausibles de ceux qui sont... imaginaires. « J'ai tué ma mère en venant au monde. » Qui déciderait de la véracité de cela sinon celui qui, dans l'après-coup évidemment, se le dirait?

L'acte est un fait de parole, entendons-nous bien là-dessus. Car, de ne pas se le dire serait un acte qui effacerait ce que nous aurions accompli à nous le dire. C'est à cela que s'emploie le refoulement.

Tendre l'autre joue est un acte.

Ne pas répondre aux offenses, serait-ce un demi-acte?

Et ne pas voir qu'on y répond quand même, un quart?

Tout cela manque de tenue. Ce n'est pas un acte convenable que traiter des mots et de l'acte de cette façon. Certes, il en est d'autres (Dieu soit loué), mais ça n'arrange rien. Tant de travaux mériteraient d'être compilés pour leur rigueur et leur précision scientifiques. L'ennui, c'est qu'il n'est nul besoin de connaître même leur existence pour avoir le droit de parler ou pour prendre celui de penser. Jusqu'à être parfois malade de ce qu'on *ne* peut se dire de ses actes.

III. LES MOTS SOUS LES MAUX

Faire, c'est dire par d'autres moyens.

Quelles que puissent être les définitions dont on affuble l'acte, quelles que soient les significations qu'on lui octroie, elles ont des limites, puisque l'acte ne peut être à la fois ce qu'il est et ce qu'il n'est pas (très important, ça aussi).

Si, en psychanalyse, dire ne serait pas faire, faire pourtant risque fort de dire.

Déjà évoquer la bombe du terroriste, la grève ou la manifestation de rue, comme support d'un dire qui ne se trouverait pas entendu autrement, fait de ces actes des signifiants, lesquels comme tous les autres ouvrent sur ce qu'on leur fait dire.

À l'intérieur même de notre registre, quel rapport établir entre le symptôme qui se « manifeste » (lui aussi) et l'acte ? Si certains actes sont des symptômes, telles la boulimie, les compulsions..., certains non-actes tout autant, comme l'anorexie, l'impuissance...

Là, il faut préciser que nous, analystes, n'avons le plus souvent à connaître du symptôme que par ce qu'on nous en dit, et cela ne pose pas la question de l'acte. Tout notre savoir doctrinal va nous faire entendre l'acte dont on nous parle, c'est-à-dire les mots qui le rapportent, comme l'expression d'un dire qui trouve simplement à mieux s'exprimer ainsi.

Ce qui importe dans cet acte rapporté est la façon dont il en est fait usage dans le discours qui le mentionne, pour tout dire, qui l'utilise. Ce qui importe, c'est la dimension relationnelle que l'acte acquiert *hic et nunc* dans l'économie imaginaire du discours, dont le fait qu'elle soit astreignante pour le patient est le prix qu'il paye pour son usage : plainte, agression, chantage, séduction... Les emplois verbalisés de l'acte ne manquent pas.

Celui qui qualifie de symptôme tel de ses comportements, ou qui seulement le déplore, notifie par là qu'il refuse d'en être l'auteur volontaire et responsable, d'où découle un accès plus libre à ce qui peut en résulter. Cela grâce à un pur jeu avec les mots.

Celui qui casse un objet et dit pour se protéger : « Je ne l'ai pas fait exprès ! »

peut s'entendre rétorquer : « Il n'aurait plus manqué que ça ! » Son excuse, en fait, l'accuse car qui pensait, sinon lui-même, qu'il aurait pu le faire volontairement ?

Celui qui qualifie un acte d'involontaire révèle qu'on pourrait douter qu'il le soit. Dénier ici affirme. Parfois l'ignorer est le mode acceptable d'être porteur d'un savoir, l'accès à celui-ci pouvant nécessiter quelques sinuosités.

Un adolescent vient consulter. La personne qui l'adresse a pu éviter qu'une plainte pour tentative de vol soit déposée contre lui « à condition qu'il aille voir un psychologue ». Il est venu, il est là, il n'a rien à dire. Peut-être pourrait-il parler un peu de lui. Oui, il a quatorze ans. Mais encore ? Il a été élevé par des « bonnes sœurs », parce que sa mère était malade. Pas depuis toujours quand même ? Si, et quand elle a été guérie, elle est venue le chercher. Depuis tout petit il vivait dans une grande maison avec d'autres enfants, à la campagne. Il se rappelle sa surprise quand on lui a parlé de sa mère pour la première fois : on lui annonçait son arrivée prochaine. Il se rappelle son attente et son émotion. Ainsi, il avait une mère vraiment, même si elle n'était jamais venue, et n'avait jamais écrit non plus. Il avait bien pensé qu'il en avait une, dont il était fier en secret, tant il l'imaginait merveilleuse. Il se doutait qu'elle finirait par venir un jour. Quel moment inoubliable que celui, il avait onze ans, où elle est apparue. Il ne l'avait pas rêvée comme ça, mais elle a apporté des gâteaux et des vêtements. Ils ont vite été à la gare pour venir à Paris. Elle y habitait auprès d'un homme avec qui il n'est pas facile de s'entendre. Ça serait mieux d'être seul avec elle. Il n'aime pas quand ce type engueule sa mère pour qu'elle sorte travailler le soir. N'avait-il donc jamais vu sa mère avant ? Jamais, elle était à l'hôpital. Ni même entendu parler d'elle ? Non, elle est venue quand elle a été guérie.

C'est quand même curieux, ça, malade onze ans et parfaitement rétablie ensuite. J'ai bien entendu que, depuis que le garçon la connaît, elle se porte bien et travaille même beaucoup, et tard. De problèmes il n'y a qu'avec cet homme, qui est assez coléreux. Je continue d'écouter ce récit, comme distrait par quelque mystère proche qui m'échappe, quand, soudain, je ressens un véritable choc en croyant comprendre que l'hôpital de cette curieuse mère devait plutôt être une prison, que l'enfant sans être abandonné n'avait pu être élevé par elle, ou alors qu'elle n'en a retrouvé la garde que tardivement. Je subodore aussi par quelques détails, en plus de ses heures de travail, quelles peuvent être ses activités nocturnes. Ainsi rectifiée, l'histoire de cette enfance retrouve une cohérence à mes yeux.

Je crois alors saisir quelque chose de ce qui pousserait cet adolescent vers la délinquance, ou plutôt à se faire arrêter, car ses vols n'ont jamais été consommés, il s'est toujours fait prendre sur le fait. En un instant, j' imagine, mais le lecteur m'aura devancé, que se faire emprisonner injustement ou pour pas grand-chose créerait une situation de connivence dans le malheur avec la mère. Cela permettrait à ce jeune garçon de faire le changement de mot entre « hôpital » et « prison », et ainsi de donner plus de vraisemblance à son histoire, sans flétrir cette mère avec

laquelle il se trouverait partager toute l'iniquité des hommes : on peut avoir été en prison sans avoir rien fait.

Que vais-je faire de cette intuition ? Le garçon avait promis de venir une fois. Il est là. Je le regarde. Reviendra-t-il, lui pour qui chercher à se faire mettre en prison n'est pas un symptôme, puisque ce n'est nullement perçu comme désiré, ni seulement pensable ? S'il ne revient pas et finit par se faire emprisonner, il pourra intégrer psychiquement cette mère sans détruire son image, en identifiant son destin au sien. Ce n'est pas rien. S'il revient, est-ce que ce sera possible de lui faire prendre conscience de cet « acte » inconscient, et suffisant de le lui interpréter pour lui restituer pleinement sa mère ? Difficile question.

Il n'est pas revenu. Ai-je seul fabriqué ce qui aurait constitué, à mon sens, l'acte de se faire prendre pour des vols pas même commis, l'acte d'aller en prison, comme mode d'accès à un savoir ignoré, à une pensée latente ?

Seul l'acte d'un fou « ne veut rien dire ».

Tant qu'il n'est pas « compris ».

Nous, pas fous, on se comprend toujours ! Il n'empêche que ce sont les autres qui décident de la folie *ou non* de nos actes comme de nos dire. Ainsi l'insensé de tant d'actes névrotiques a-t-il retrouvé un sens par la compréhension qu'en a proposée Freud.

Dans la saisie de la parole qui lui est spécifique, le psychanalyste fait du dire un acte (de transfert) et de l'acte un dire non dit que sous-tend un souvenir refoulé. Dans cet exemple, c'est retrouver l'accès au souvenir d'avoir à telle occasion entendu, ou deviné, la vraie raison de l'absence de cette mère secrètement révérée, qui aurait pu être là en jeu dans ce qui ne devenait « acte » que pour moi. Ce serait les seuls mots de ma pensée qui auraient conçu l'acte en question, là où le garçon ne voyait que l'envie de faire un tour en mobylette. Est-il jamais possible de détacher un acte de ce qui lui donne un sens ? Et n'y en a-t-il qu'un seul ? On peut présumer que ce garçon était menacé d'apprendre un jour ou l'autre l'histoire de son enfance et qu'il valait mieux qu'il choisisse la modalité la moins destructrice pour changer l'hôpital en prison.

Ne sommes-nous pas tous, comme le petit enfant souhaitant la mort de son père, réduits à avoir des envies sans entrevoir ce qu'elles pourront avoir comme portée ? Ne sommes-nous pas, comme ce jeune garçon dont la vie s'est organisée autour d'une chimère à protéger, tous voués à sans cesse donner un sens acceptable à nos actes, sans pouvoir accéder à ce qui nous les suggère ?

La psychanalyse permet d'éclairer ce qui peut lier l'« acte » et le « dire », en faisant circuler le sens entre ces deux « choses ». Les deux « mots », pour leur part, restent aimablement au service de qui les utilise ainsi, ou autrement.

JEAN-CLAUDE LAVIE

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 17 | <i>L'idée de guérison</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 18 | <i>La croyance</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 19 | <i>L'enfant</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 21 | <i>La passion</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 23 | <i>Dire</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 24 | <i>L'emprise</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| | | 31 | <i>Les actes</i> |

À paraître à l'automne 1985

32 *L'humeur et son changement*



9 782070 704088



85-V A 70408 ISBN 2-07-070408-4

92 FF TC